

Carmine Sanden

Wonderful

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-6730-9

© Carmine Sanden

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

A Aurélie
Ne perds jamais espoir

Prologue

Je me remis à lécher mes coussinets. J'avais beau savoir que mes pattes étaient aussi propres que possibles, cela ne m'empêchait pas de les nettoyer pour la millième fois au moins. Il me fallait garder une contenance alors que cette menteuse exerçait son art sur un autre humain pathétique. Un art de duperie et de trahison.

Payée pour mentir et tromper. Les humains payaient pour écouter ces mensonges, pour assister à ce mysticisme bon marché qui entretenait toutes sortes d'idées reçues. En quoi pouvaient-ils mériter notre sagesse, si ils se laissaient prendre à un jeu aussi sordide? Je ne comprenais vraiment pas la volonté des Constellations, mais un objectif est un objectif. Et puis, si je pouvais en profiter pour voyager de corps en corps, pourquoi pas?

« Une seule carte peut révéler toutes les merveilles du monde. »

Oh, misère, pas le coup des merveilles du monde! Pitié, c'était la troisième fois de la journée qu'elle sortait cette phrase! Ne pouvait-elle pas inventer de meilleurs discours, pour une fois? Et puis, il faisait trop chaud, sous cette tente de foire! Mon pelage allait s'en mouiller de sueur!

Mais je ne pouvais pas me plaindre. Personne à part cette gourgandine ne pouvait m'entendre et me voir. Et elle s'amusait à m'ignorer depuis longtemps, bien trop longtemps pour que mes miaulements plaintifs n'aient le moindre effet sur elle.

Depuis mon coussin de velours émeraude, posé sur la table entre le jeu de cartes et la fameuse boule de cristal truquée, j'observais tout de mes yeux si vifs. Une scène comme j'en voyais des dizaines, dans toutes sortes de villes et de lieux, partout où se posait cette foire inventée de toutes pièces.

Le pauvre humain ne se doutait pas qu'en piochant une carte, il serait en train de passer l'un des tests les plus déterminants de ce monde. Mais bon, ce n'était encore qu'un pauvre hère en mal de conseils. Décidément, il en pleuvait, aujourd'hui. Amour, fortune, chance, travail, cette fille était la solution à tous les problèmes.

« Les cartes ne révèlent rien de particulier... », fit-elle. « Mais le futur est grand...oui, un futur prometteur... »

Encore les mêmes promesses idiotes, rabâchées sans arrêt. Sérieusement, qui pouvait bien croire à toutes ces âneries dépassées? On ne faisait pas plus mal tourné que ces phrases.

L'humain venait de partir, son portefeuille bien plus léger. Elle se tourna alors vers moi. Je l'ignorai mollement, montrant ma supériorité féline, étirant longuement mon corps svelte et élancé hérité de mes ancêtres égyptiens; avant de lui décocher un regard noir, presque meurtrier. Ce faisant, je me laissai grimper sur son épaule comme n'importe quel animal cliché, comme j'en avais vu dans ce monde. En voulant me caresser, sa main traversa mon pelage noir, provoquant ainsi l'envolée d'une poussière verte étincelante. Je détestais ces mains: elles dégageaient une horrible odeur de citronnelle, et ces gants m'irritaient.

« Je te le promets, Shanoé...le prochain sera le bon. », me dit-elle, laissant tomber sa fausse voix espagnole.

Elle me prononçait cette phrase à chaque fois qu'un humain repartait de sa tente. Je n'y répondis pas, secouant négligemment une oreille.

« Le prochain...et je pourrais enfin me débarrasser de toi. », continua-t-elle.

Elle me laissa retomber à terre, et prit sa barrette en main. Jamais elle n'aurait le courage de la détruire. Comme tous les autres avant elle, elle tenait trop à ses pouvoirs, trop à son Desmos. Et cela la tuerait.

Les humains, quels imbéciles. Et elle en faisait partie. Elle suivrait la cinquième règle et passerait ses pouvoirs au prochain humain doté d'un minimum de destin. Et je serai libre à nouveau, libre de quitter l'illusion de ce chat, dont le corps était enterré dans un jardin public dans un quelconque pays lointain.

Mais bon, le prochain humain ne serait que le douzième en près de mille ans.

« Le prochain... », répétait-elle, caressant le bijou d'or.

Toujours en répétant ces mots, comme une incantation, elle sortit de la tente, me laissant seule. Regardant mon visage dans le reflet de la fausse boule de cristal, je me demandais quand tout cela allait cesser. Je ne

voulais plus de ces machinations, de ces mensonges. Je pouvais accepter le premier humain qui passait. N'importe qui...n'importe qui...

Je vous en supplie, Constellations, faites-moi sortir de ce cauchemar...

Chapitre 1

Nid d'épines

Twas brillig, and the slithy toves

Did gyre and gimble in the wabe.

All mimsy were the borogoves

And the mome raths outgrabe.

Et un coup de brosse, et un trait de pinceau... Vraiment, cette œuvre avançait plutôt bien. J'en étais fier, rien qu'à voir tout le temps que j'y avais passé. Un dessin digne de figurer au Louvre, ou au moins dans la galerie des « Déviations du Jour » de DeviantArt. Un petit coup de gomme, une dernière- attends, qu'est-ce que ça vient de faire, là? Annule, annule! Ctrl+Z, Ctrl+Z! Mais quelle horreur!

Heureusement, le logiciel répara cet horrible coup de gomme qui avait ravagé la moitié de l'image, me laissant soupirer de soulagement. Jamais je ne laisserais un coude ayant glissé saloper des semaines de travail. Pas après tout le temps que j'avais passé dessus!

« T'as failli louper ton coup. »

« – Failli. Là est la différence, cher compagnon. »

Sakeru se percha sur mon épaule, dans un panache de fumigènes bleus. Ses yeux gigantesques de dragonneau manga clignèrent en dispersant de petites étoiles dorées, en signe d'admiration. Il fallait croire que même si je l'impressionnais, j'avais un peu perdu la main au bout d'un mois passé sans dessiner. Sans même pouvoir approcher ma tablette.

Mais mon talent était toujours présent. En tant que dessinateur, je ne pouvais pas tout perdre aussi facilement. Il est facile d'apprendre, mais presque impossible d'oublier. Ou alors il fallait vraiment le vouloir.

Alors que je continuais de dessiner, ma pensée continuait à philosopher, en bruit de fond. Je réfléchissais sur le fait qu'il y avait deux types de personnes dans ce monde. Celles qui savaient créer, celles qui ne pouvaient pas. Je pensais faire partie de la première catégorie. Enfin, quand on avait autant d'imagination que moi, ce n'est que logique, non?

Personnellement, j'étais du genre à penser que l'imagination est ce qui forge le monde. Tout ce qu'il y a autour de nous a été dessiné avant d'être créé. Notre société est le résultat d'une longue démarche d'inventions et d'innovations, toutes venues de l'imagination d'une conscience avancée. L'univers est un concept entier, rempli de millions d'autres concepts tout aussi variés. La conscience d'invention qui a permis à la race humaine de s'avancer est aussi ancienne que l'apparition de ses premiers représentants. Et encore aujourd'hui, cette conscience existe. J'en possédais une partie, infime mais tangible.

« Pour les reflets, bleus ou dorés? », demandai-je au dragon.

« – *Dorés, bien sûr.* »

J'aimais me penser en tant que créateur. J'étais une machine d'imagination, une bête à penser et à inventer. Bon, peut-être pas tant que ça. Mais tant de solutions à des problèmes courants de la vie pourraient être résolus par mon intellect créatif. Et encore, je ne me vante pas, j'ai pour l'instant seulement trouvé l'idée du ticket de caisse reçu sur smartphone, pour économiser le papier (brevet à déposer). J'adorais inventer, c'est vrai; mais dessiner les fruits de mon intellect était hautement plus gratifiant. On pouvait me qualifier de vrai touche-à-tout, et c'était mon métier que d'aider les gens de la seconde catégorie.

Car malheureusement, c'étaient ces mêmes personnes qui peuplaient plus des trois quarts de cette petite planète bleue. Beaucoup étaient fermées à toute once d'imagination, quel comble. Et encore, si seulement ces gens-là étaient sérieux, sans plus! Mais non, il a fallu que l'imagination soit déclarée enfantillage sans goût, sans intérêt, et déclassée au rang d'« inutilité »! Ah, l'âge adulte. Quelle belle idiotie.

J'en avais assez de me faire entendre dire que j'étais trop vieux pour aimer ce que j'aimais. Pas de dessins animés. Pas de jouets. Pas d'animaux fantaisistes. Pas de couleurs vives. Mais pourquoi pas? Les adultes devaient-ils forcément vivre dans un monde monotone, fait de couleurs

froides et d'ennui? Je voulais, et je pouvais être un adulte et aimer les choses enfantines. Être intelligent et cultivé ne signifiait en rien que je ne pouvais pas aimer les peluches et les licornes. Rien de tout ça n'est mutuellement exclusif. Les parents qui, normalement, devraient me supporter et m'aider à me construire, et toute cette société, voulaient me donner honte d'aimer ce que j'aimais, et d'être comme j'étais. Ce sont ces gens là qui me donnaient envie de ne jamais vouloir grandir. J'aimais me sentir à l'abri dans mon propre monde d'enfance perpétuelle.

« Pas vrai, j'ai encore oublié d'inverser la sélection. »

« – *T'y arriveras la prochaine fois.* »

L'enfance, le berceau de l'imagination. Contes de fées, jouets prenant vie, cet état d'émerveillement constant dans lequel nous plongeons toutes les merveilles du monde alors inconnues. Et dans la solitude des jeux d'un enfant alors unique, avec des parents souvent absents et trop peu d'amis du même âge, c'est également le berceau des amis imaginaires. *Dont le petit dragon qui mâchouillait mes crayons en ce moment même.*

Oui, j'en avais. Du haut de mes seize ans, j'admettais en avoir quelques uns... Bon, d'accord, une vingtaine. Et alors? J'aimais la société, mais mon anxiété m'interdisait de devenir sociable avec de vrais gens. On ne pouvait pas me le reprocher. Ce qui se passe dans ma tête ne regarde que moi, et il est vrai qu'à une époque, j'étais un peu le petit solitaire au fond de la classe... Ici encore, en quoi pouvait-on dire qu'une fois atteint un certain âge, il était considéré comme inutile d'avoir avec soi la compagnie d'amis qui nous comprennent, nous divertissent, et qui ne nous jugeront jamais? Je ne pouvais pas concevoir cette idée; moi, devoir vivre un jour sans mes amis? Désolé, je passe mon tour. Je tenais beaucoup trop à mon imagination pour laisser mourir tant d'années d'amitié.

« Eh ben tu vois? On aurait du prendre du bleu. Maintenant faut que je recommence tout. »

« – *Sorry. J'aime beaucoup le doré.* »

« – Classique. T'es un dragon. Et viens pas me dire que c'est raciste. »

Tout de même... L'imagination, cette belle chose, était une véritable source d'énergie. Alors que mon stylet glissait sur la surface plastifiée de ma tablette graphique, donnant naissance aux traits graciles d'un Nyalon céruléen, *je sentais l'imagination couler de mes doigts, afin de venir toucher la pointe de mon outil. De légères gouttes bleues, que seul moi pouvait voir. Elles se mêlaient aux données du capteur de mouvement de la tablette, afin de rejoindre l'unité centrale ou elles se modifiaient, prenaient une autre forme, se changeaient en code binaire, et enfin passaient vers l'écran afin de faire apparaître mon dessin sous une forme embellie, rayonnante de créativité.* Les traits de mon personnage semblaient étinceler sous la lumière d'une étoile blanche, scintillant au sommet du dessin.

Ou du moins...c'est ce que j'imaginai. Après tout, l'imaginaire et le réel n'étaient pas faits pour se toucher, et ne pouvaient pas interagir ainsi. Règle élémentaire de la magie, les deux types étaient séparés par une barrière infranchissable, un voile de pure magie et de science mêlées. Mais j'aimais bien me représenter l'imagination sous forme d'énergie bleue. Une énergie faite de sentiments, de volonté et d'émotions à l'état pur, condensées sous forme de vapeur liquide, ou de liquide vaporeux. Pour faire court, je l'appelais Fluide Bleu. Clair, concis, pas d'erreur possible. Enfin, il n'y avait là uniquement qu'une seule forme de l'énergie vitale du monde. Le chi, le mana, la magicka, la magie des rêves, le magnétisme et j'en passe étaient tant d'autres désignations valables dans leur subjectivité. Mais j'aimais cette idée d'un élément fluide, glissant entre mes doigts, tel un sortilège. Et surtout, d'un beau bleu bien nuancé.

« En effet, le bleu donne un meilleur éclat aux étoiles. »

« – 'Te l'avais dit. »

J'aimais le bleu, c'était ma couleur favorite. La couleur de la mer. La couleur du ciel. Et une jolie couleur. Bon, je n'allais pas dire « une couleur de garçon » car la taxinomie chromatique était un concept horrifiant. Les filles en rose et les mecs en bleu, ce genre de pensées. C'est une convention, mais quand ça limite notre garde-robe à une seule couleur, ça devient soûlant. En plus, cette association chromatique a été inventée par les nazis, c'était historique.

Mais bon; moi, en tant que beau mec bien musclé et aussi viril que possible, ça ne me posait absolument aucun problème de m'habiller en rose

de temps à autre. Tolérance et acceptation, My Little Pony nous l'avait appris. On était au 21^e siècle, quand m-

« Ma fille chérie! Viens manger! »

Cette appellation me fit sortir de ma rêverie, si brusquement que je faillis foirer mon trait à nouveau. La voix de la daronne. Pitié, pas d'appellations féminines maintenant! Comme si je n'avais pas suffisamment de problèmes en ce moment, je devais encore subir ces discours.

« J'arrive. », soupirais-je d'une voix manquant cruellement de testostérone.

Je sauvégardai ma création, dépité, et vins rejoindre la troupe humaine attablée dans la cuisine, *alors que Sakeru s'envolait dans un nuage pelucheux de fumée bleue.*

Il régnait dans le salon une odeur de bière et de cigare, qui détruisait une partie de mes capteurs olfactifs alors que je passais entre les deux canapé-lits défaits et leurs couvertures étalées dans le salon, le vélo d'intérieur couvert de poussière, et le vieux sapin de Noël qui perdait ses aiguilles. Décidément, ce papier peint fleuri avait vraiment besoin d'être refait, avec toutes ces traces de feutres et taches de nourriture. Mon vieux jean troué aux genoux et orné de strass roses se prit dans un clou qui dépassait du mur, et je dus guerroyer pour l'en arracher sans casser un morceau de plâtre. En entrant dans la cuisine, je jetai un coup d'œil rapide à mon pull fuchsia pour s'assurer que les taches diverses ne se voyaient pas trop. Il ne manquerait plus qu'on m'accuse d'être négligé...ou pire, négligée. Je suppose qu'il ne faudrait pas nier longtemps. J'allais pas le cacher, même si j'en avais honte. Vraiment honte. Mais...je n'étais pas vraiment un mec viril. Enfin, j'en avais l'esprit...mais niveau corps, on repassera. Ça va, ce n'était rien de grave, j'avais juste quelques courbes...et des seins. Et un vagin, aussi. Et un sang bourré de progestérone.

J'étais un transboy. Un garçon né dans un corps de fille. Je ne le savais que depuis deux ans, mais au fond, je l'avais toujours ressenti. Et, croyez-le ou non, mais c'était si handicapant d'être comme emprisonné dans un corps de fille. Je ne pouvais aller nulle part sans qu'on utilise le mauvais prénom. Sans qu'on ne m'appelle « mademoiselle », quand bien même ce

terme réducteur et sexiste ne se disait plus depuis des lustres. Quant au supplice mensuel, je n'avais vraiment, mais alors, vraiment pas envie d'en parler. Les soutien-gorges et le rose, qu'on me forçait à porter car « tu es une fille, tu dois te faire belle pour ton futur fiancé », me mettaient mal à l'aise, directement au niveau de l'âme. Un malaise tellement profond, et pourtant si inexplicable. Et surtout, vu que je vivais avec la deuxième catégorie, ceux-ci ne comprenaient pas.

Ah, la famille. On ne les choisissait pas, mais on se les coltinait toute sa vie. Et le pire était que le plus souvent, on était dépendants d'eux, quand bien même on voudrait les fuir.

En entrant dans la cuisine, je fus accueilli par des coups de coude dans le flanc, un panache de fumée de cigarette, des cris insupportables et une odeur de pâtes infecte. Un déjeuner typique dans cette famille.

« 'est ma plaaaaace! », le quatrième marmot gueula.

« – Naaaaan! », répondit la troisième mioche, encore plus fort, avant de se faire gifler et violemment pousser. Je haïssais ces gamins. De telles nuisances sonores et olfactives, qui à chaque repas se battaient pour avoir une place. En même temps, on était à cinq gosses à la fois dans une petite cuisine de quatre chaises, avec deux adultes sur le dos. Et un chien. J'aimais bien ce chien, sauf quand il fallait le sortir. Enfin bref, étant le plus grand le la portée, je devais partager une place près du mur avec la dernière de 5 ans. Autant dire que c'était serré, tant sur le plan physique qu'affectif. Je n'aimais pas ces rejets, et ils me le faisaient sentir. Coups de coudes et de jambes étaient un dessert, servi avec une cuisine ultra-simpliste et répétitive, constituée de beaucoup de féculents.

Vivre des allocations avait ses défauts. Des pâtes, à tous les repas. Du riz discount en paquets de 5kg, des pommes de terre mouillées d'huile en guise de frites. Un kebab par mois si les factures le permettaient. Parfois quelques légumes pendant les périodes de promotion, mais alors c'était une tambouille préparée à la va-vite, sans beaucoup de goût...à part celui, brûlant et atroce, du trop-plein de sel qui offensait la langue, ou de l'huile de mauvaise qualité, rance après tant de fritures, qui donnait envie de vomir. Et encore, on appelait cela de la « cuisine traditionnelle », le genre de soupe atroce cuite au faitout qui dure deux jours et plus, qui colle au fond de la casserole dans un désastre de gras brûlé et qui bouchait les toilettes le jour suivant. De la malbouffe de prison; autant dire que ça ne faisait que coller au cadre de cette maisonnée.

« Encour t'a pissé o lit! »

Le gros qui gueulait sur le gosse de 12 ans, c'était le type avec qui ma génitrice folâtrait en ce moment. Un enfoiré tonitruant venant de Bosnie, qui parlait à peine français et qui ne pouvait même pas trouver un boulot, tout en graisse et alcool qu'il était, mais qui avait fait pondre deux mioches à cet utérus communiste sur pattes qu'était ma mère. Déniché dans un bar alors qu'elle était bourrée, leurs tentatives de mariage ont échoué du fait de différences culturelles trop importantes, ce qui n'a pas empêché cet obèse de s'insinuer dans ma vie du jour au lendemain, comme un souvenir déplaisant qui se collait dans un coin du cerveau pour ne plus jamais disparaître.

Heureusement que j'étais venu en premier dans la liste des gamins mis bas par cette blonde décolorée. Quoi que, rien que de partager un appart' avec une sorte de sous-espèce raciste, sexiste, homophobe, nationaliste et bigot comme celui-là, je ne me sentais pas si propre que ça, moi qui étais pourtant une définition de la tolérance et de l'acceptation...et à cause de ça, je devais subir toutes les responsabilités qui incombaient aux aînés: abandonner l'amour qui nous est dû, devoir en permanence montrer l'exemple, délaissier toutes ses possessions vestimentaires et technologiques sur simple commande, et toujours, toujours être responsable, quoi qu'il arrive. Je pourrais être en train de passer mon bac que, si l'appart' brûlait à ce moment précis, ce serait moi le responsable. Quelle vie, décidément.

« Mais laisse-le! Tu vois bien qu'il a pas fait exprès! »

Celle à l'haleine de clope, au ventre tombant et aux vêtements délavés, était ma génitrice, une Polonaise dévergoncée du nom imprononçable de Beata. Enfin, dévergoncée dans le sens où elle avait déjà copulé avec quatre partenaires en espérant trouver le mari parfait, sans espoir. Et chacun lui a refilé un gosse avant de se barrer, sauf pour le quatrième qui en lui a collé deux, ce même gars en train de gifler le second gosse énurétique (les histoires de lit mouillé et tout ça). Mais bon, même si on était pas si proches que ça, je pouvais la comprendre. Élevée dans une famille de conservateurs, le mariage était devenu un must obligatoire. Grosse pression parentale, surtout alors qu'elle avait toute une flopée de marmots à nourrir. Et pendant un temps, avant que je ne réalise que j'étais

trans', elle avait voulu me forcer là dedans...mais je n'aborderai pas cette partie de ma vie. Les quelques histoires que j'avais connues furent soldées sur des échecs complets et cuisants, qui m'avaient forcé à me replier hors du monde de la romance, une fois pour toutes. Le comble pour un pansexuel comme moi, me disais-je souvent avec ironie.

Alors que je me frayais un chemin jusqu'à la pile d'assiettes, une gifle puissante vola sur la joue du deuxième mioche, qui fondit en larmes, couvert d'insultes en bosniaque. Horrible langue, qui résonnait dans les oreilles avec toute la grâce d'une perceuse à 3h du matin, vous sortant d'un joli rêve et marquant profondément votre esprit. C'était une tension permanente entre cet obèse maniaque et tous les autres gosses, et ce depuis des années. Sans explication, sans aucune raison, on se faisait souvent insulter, rabaisser et frapper, en raison de la différence que nous présentions face à un idéal irréaliste de nous-mêmes, que certains auraient aimé avoir dans leur maisonnée. En gros: on nous aimait pas trop ici, tout ça car nous avions osé être nous-mêmes. Surtout moi. Et encore, ils ne savaient pas, pour ma volonté de changer de genre. Autant dire que l'ambiance familiale n'était pas la meilleure du monde.

Je pourrais toujours me dire qu'il y avait des enfants qui travaillaient dans les mines ou partaient à la guerre, mais ces pensées étaient la preuve que je m'habituais à vivre dans cette misère affective. Un trou du cul se contente de frapper et de gueuler; mais un véritable pauvre con cachait ces mêmes actions sous un couvert de bienveillance et de « je fais ça pour ton bien ». Combien de fois m'avait-on dit qu'on ne voulait que mon bonheur, et dès la moindre faute, changeait totalement de registre? On m'avait offert un nouveau smartphone il y a quelques mois, mon tout premier, le temps pour moi d'aimer en avoir un et de développer mes habitudes Internet, afin que la privation en soit plus cuisante. On m'offrait de nouveaux habits, mais uniquement des roses, car j'avais dit une seule fois que je haïssais cette couleur. J'avais eu une tablette graphique pour Noël, mais j'avais à peine le droit d'y toucher, et tous mes dessins devraient être comme « on » le voudrait et pas moi.

Et, surtout, mes opinions politiques et sociales étaient systématiquement refoulées dès que j'osais hausser la voix au dessus de mon habituel marmonnement replié.

Mais mieux valait ne plus y penser pour l'instant. Je pris une assiette de macaronis aux saucisses (au moins un plat mangeable!) et tentai de m'asseoir dans un angle mort, afin de ne pas devenir la cible d'une autre volée d'injures venant d'un abruti alcoolique, qui semblait s'être assez

défoulé sur le mouilleur de lit. J'avais autre chose à faire...par exemple, être heureux, ou du moins essayer, dans ce climat.

Sans résultat. Le Bosniaque tourna son cou gras vers moi, me pointant de ses multiples mentons mal rasés.

« Et toi, i sont ou tes notes, hein!?! »

Quoi, encore cette histoire de bulletins? Mais que cet idiot apprenne à se servir d'Internet, enfin! On n'était plus en 1980!

« On les a pas encore eues. », répondis-je, impassible.

« Mentouse! »

Il m'insulta de différents noms incompréhensibles, tout en cognant du poing sur la table. J'en avais marre de ce gros con, j'avais faim, mais dès que je prenais ma fourchette, je me faisais gueuler dessus. Pas le choix: il me fallait répliquer. Allez, c'était à nouveau reparti pour un combat intense d'arguments, auxquels étaient rétorquées des insultes et des menaces. Cet enfoiré avait le don de me mettre hors de moi, et de très vite me pousser à mes limites. Je détestais ces dialogues emplis de larmes. Je détestais me réduire à pleurer, mes yeux se mouillant de larmes du fait d'un défaut physique. Je détestais devoir montrer mon côté vulnérable, surtout à des imbéciles.

« Tou fous jamais rien, i tou passe toute lo journé avec to dessinage! »

« – Je révise, aussi, hein! Va pas croire que je suis inutile! »

Allez, qu'on se grouille, j'avais faim, moi. J'avais autre chose à faire que de rester ici à entendre un malandrin en manque de vocabulaire déblatérer des ignominies injustifiées. J'avais un dessin à finir, quoi! Et puis l'école, aussi.

Mais n'essayez pas d'avoir une conversation avec un chien, car il ne saura qu'aboyer.

« Si j'ti sé onlève tou va voar! J'ti jour jo vai to pétér la geule kom sa! »

Et il abattit son couteau sur la table.

Un chien, c'était le seul qualificatif qu'on pouvait accorder à cette chose ignoble, et encore. Un sale cabot rempli de tiques, couvert de gale et dont même une caricature cliché de Chinois ne voudrait pas dans sa soupe. Je le haïssais. J'en avais marre...mais en même temps, de tous les trous du fondement qui vivaient en France, il avait fallu que ma génitrice choisisse le plus idiot de tous. Si seulement elle était restée avec le second, le cuistot français, elle aurait pu obtenir des papiers et rester avec seulement deux gosses, mais à cause de problèmes d'alcool, elle s'est retrouvée là. J'avais pas eu mon mot à dire dans cette décision précipitée. Tout de même..pourquoi un salaud qui battait ses gosses? Pourquoi pas un péquenaud au hasard qui, à défaut d'avoir du fric, serait au moins assez sympa pour ne pas détruire tout ce qui nous tenait à cœur? Ce qui me tenait à cœur?

Heureusement, la troisième de 8 ans renversa son assiette, ce qui offrit une diversion suffisante pour échapper à la colère de cet obèse criblé de puces. Les chiens errants ont toujours des puces. Le spectacle de la gosse giflée, traitée d'incapable et de toutes sortes d'injures en bosniaque, ne me faisait plus ni chaud ni froid, avec le temps.

Il me fallait aller en cours, au vu de l'heure. Ignorant mon assiette, malgré la protestation de mon estomac, j'attrapai mon sac d'école dans le couloir d'entrée, enfilai vite fait mes baskets salopées et ma veste rose fluo (choix parental...), et me glissai hors de l'appart' où je vivais, sans un mot ni un bruit. Quand on vivait avec des imbéciles, mieux fallait savoir fuir.

Le chemin vers le lycée faisait près d'un kilomètre de long, serpentait entre les vieilles maisons de la ville de Cournault, et prenait vingt bonnes minutes. Une longue marche paisible, sans connard pour me surveiller et personne pour me critiquer. Cela me laissait le temps de réfléchir, d'inventer et de créer. Heureusement, j'avais pris mon téléphone et mes écouteurs, précieux outils de travail autant que de divertissement.

La musique était un de mes quelques rares échappatoires hors de cette réalité hideuse. Quand on était aussi replié sur soi que moi-même, mieux valait apprendre à se servir des issues de secours. Et le cas échéant, on pouvait toujours creuser notre propre porte de sortie, grâce à l'imagination. Or, la musique m'aidait à imaginer, quels que soient le genre ou l'époque. Du moment qu'il y avait un bon rythme, tout était acceptable. Oui, même la tecktonik. Mais pas trop quand même.

Parcourant mes fichiers parfaitement organisés, je me laissai entraîner dans mon monde de rêveries, alors que je sélectionnai une musique rythmée. J'imaginai déjà l'animation que je ferai dessus, afin de ponctuer ma propre bande dessinée. Un chef d'œuvre. Une bataille finale. Dans mon esprit, mes personnages se mirent en place, comme avant une pièce de théâtre, alors que je marchais sur un chemin connu par cœur. L'esprit bouillonnant, je pressai la touche Play, et le Fluide Bleu défila dans ma tête comme la bande vidéo d'un film HD.

Karudar, husky aux pouvoirs divins, dans sa forme finale, se tient devant le groupe des Trolls et des Yalia, pour la bataille ultime. Les notes graves et lentes au piano rendent compte de sa taille gigantesque, et de la menace qu'il représente. Ses multiples bras, son rictus plus que canin, ses ailes de pierre craquelées, les circuits animatroniques qui lui sortaient du ventre, tous contribuaient à le rendre menaçant et sauvage. Il veut récupérer la Perle et détruire les Yalia pour de bon, et il le fera.

Enchaîne sur un gros plan de son visage déformé en un sourire démoniaque. Le morceau de clavecin crescendo voit défiler les seize protagonistes, deux par deux, lentement, chacun étant prêt à se battre. Personne ne bouge, mais tous sont dans une posture de bataille. Le rythme s'accélère afin de montrer leur détermination, et le thème principal est joué de plus en plus vite. Soudain, la musique stoppe pour une seconde, avant de reprendre, ponctuée de percussions rapides.

Le thème au clavecin est joué plus fort, augmente de vitesse. Les quatre Yalia, ces pisciformes de deux mètres de haut, s'élancent comme des fusées vers le chien gargantuesque, leurs mains rayonnant de bioélectricité. Leurs poings et leurs éperons fusent alors que la musique accélère, tentant de blesser le canidé théomorphe, sans succès. Karudar les envoie valser d'un coup de queue. Gros boum. Panoramique des quatre hommes-poissons à terre. La musique change. Les douze Trolls, chacun représentant un animal, se regardent. L'un d'eux lance un cri de guerre, et tous s'élancent.

Le rythme rapide renvoie à Silyam, qui utilise ses yeux au regard pétrifiant sur Karudar, suivi de Ferren qui tente de griffer son adversaire, mais tous deux se font balayer d'une patte de géant. Le synthé renvoie à Carnos et à Gallia, qui utilisent leurs pouvoirs télépathiques pour lancer une armée de lutins contre le molosse. Celui-ci les croque d'un coup sec. Morceau de piano aigu, Blatty tente de le contrôler directement, mais le chien interrompt sa tentative en retournant son pouvoir contre elle.

Le thème principal reprend, rapide, et c'est Nibber; la plus rapide, qui se jette dans la bataille, attaquant si vite qu'on ne peut la voir. Le clavecin renvoie à Weisch qui utilise sa technokinésie pour manipuler l'ordinateur qui sert de cerveau à Karudar, mais échoue. Partie au violon, grave et lancinante. Cabela lance alors ses épées de glace, et atteint son adversaire à la patte avant. Celui-ci chancelle, mais se relève. Thème doux au piano, suivi d'un bruit de tronçonneuse; Benkan a brisé son autre patte d'un coup de poing bien placé-

« Regarde où tu marches, connasse! »

Je secouai la tête, appuyant sur Pause, et adressai un doigt d'honneur au conducteur qui avait failli me renverser. Je me laissais souvent emporter par mes rêveries, il était vrai. J'ai déjà failli me faire écraser plus d'une fois. Comme j'arrivais devant le lycée, alors il valait mieux éteindre mon téléphone. Le story-board serait pour une prochaine fois, et les rêveries aussi, sans doute. Mais un jour, mes animations seront si célèbres que tout le monde voudra en voir plus. Alors ça valait bien quelques injures, aussi injustement féminisantes soient-elles. Et encore, quand je commencerai mon traitement, j'aurai tellement l'apparence d'un homme que personne ne s'y méprendra plus jamais. Je pourrais alors enfin prendre mon véritable prénom.

J'y avais longuement réfléchi. Il me fallait un nom qui ne me fasse pas autant honte que celui-ci, un avec lequel je pourrais passer le reste de ma vie sans problème. Un prénom cool, classe et original, bien masculin, avec toutefois un léger charme androgyne. Facile à prononcer et à retenir. Et je l'avais longtemps cherché.

Au départ, j'avais regardé du côté des prénoms japonais: ça aurait été cool de se présenter en disant « Salut, je m'appelle Kanira », ou bien « Moi c'est Kaito, et toi? ». Quand bien même, le premier était le prénom d'un de mes personnages et le second avait déjà été choisi par mon ami d'enfance, lui aussi transboy. Alors je suis retourné en Europe, et ai fait le tour.

Sur le coup, ça avait ressemblé à une séance de création de personnage, dont le nom était une étape cruciale. Pas de prénoms polonais: trop compliqués, et ma génitrice ferait des commentaires que je préférerais éviter. Les anglophones étaient assez attrayants: Jack, Kyle, ou encore Lewis. Du côté de l'Espagne, pas trop de préférences, à part Bastian. L'Allemagne? Tobias, sans plus. En France, il y avait bien Martin, ou

Mathieu, mais rien de bien intéressant. Quand aux noms à consonance est-européenne, c'était hors de question.

Puis je suis parti en Italie, pays des sonorités agréables, et ai trouvé le nom parfait. Classe, court, facile à écrire, avec une légère variante sur la prononciation qui me conférerait un air raffiné lorsque je dirais à mes fans:

« Mon nom est Carmine Sanden, pour vous servir. »

Mais la sonnerie des cours vint interrompre mes fantasmes onomastiques. Bah, qu'importe, j'aurais bien le temps d'y réfléchir avant de remplir les papiers.

La musique du combat final en tête, je franchis les grilles de fer bleu.

Chapitre 2

Illusion et réalité

Ages and ages ago, in a desert country

Where dearth and despair wast the law,

Without any trace of happiness to be,

Was applied by a Beast a cruel maw.

Le lycée Alfred de Musset, en bordure de la petite ville de Cournault, était un mélange étrange de vieux et de neuf. Le bâtiment en lui-même était une vieille bâtisse en forme de L, dont les fenêtres décorées de rideaux de diverses couleurs donnaient sur une cour de béton rougeâtre traversée de crevissures. Coq-de-roche, on disait dans le coin, quoi que je n'avais jamais entendu qui que ce soit employer cette expression. Les bancs verts tordus et recouverts de graffitis au Tipp-ex ornaient la cour percée d'amas de roches, vestiges de travaux obscurs et inexplicables, ceinte de haies courtes. Cette cour donnait sur une autre plus basse, qui servait de passage entre l'entrée du lycée, l'escalier descendant vers la cour du gymnase, ou les salles de permanence plus loin. Certaines salles de classes étaient équipées de matériel neuf, comme des tableaux numériques, alors que d'autres avaient encore une estrade en bois et un tableau à la craie. Souvent, l'ancienneté du matériel était proportionnelle à l'âge des professeurs qui y passaient le plus clair de leurs cours.

J'aimais bien cet endroit, mais ici se passait actuellement ma dernière année. Et oui, le bac était un ennemi à craindre, un boss final qu'il me fallait devoir affronter. Enfin, j'avais déjà abattu son larbin, le Bac Blanc. Avec une note moyenne, mais bon, on ne pouvait pas être bon partout. Cette tendance à toujours viser une moyenne satisfaisante plutôt que la meilleure note découlait sans doute de la peur de me mettre en avant. Anxiété, quand tu me tiens.

En cet après-midi d'hiver tardif, quelques bribes de neige sale subsistaient encore, à peine fondues par le soleil passif de février. Je marchai à travers la cour, tête baissée comme d'habitude. Je regardais jamais les gens en face, mais je repérais plus facilement les petits centimes par terre (et j'avais l'œil pour ça). Montant les escaliers de la cour sans bruit, suivant le trou en forme de crevasse dans le sol qui partait de la dernière marche, droit vers la porte d'entrée, j'étais perdu dans mes pensées obscures. Mais j'entendais dans mon dos les chuchotements d'élèves que je n'avais jamais vus, et qui pourtant me connaissaient.

C'était ça, la notoriété. Depuis le collège, une réputation de cinglé, ou plutôt de cinglée, me poursuivait. Bon, en même temps, j'aimais à prétendre que les Pokémon existaient réellement...on va repasser sur l'imagination débordante dont je faisais preuve à cette époque. Disons simplement que ces quatre années ont été le début d'insultes, surnoms et rumeurs qui me collaient encore au dos, malgré tout ce temps, pires encore qu'une condamnation de la Reine Rouge à la décapitation. Mais la patine de l'habitude avait vite eu raison de cet ennui, et aujourd'hui plus rien ne m'interpellait comme avant. On pourrait me traiter de tous les noms d'oiseaux du vocabulaire français que je ne lèverais pas le petit orteil. Une fois dans le couloir de la salle, je m'adossai au mur, mon sac noir râpant contre la paroi à surface poreuse. Je venais en cours car il le fallait bien, et car l'éducation était un droit fondamental auquel beaucoup d'enfants rêvent. Et puis, si ça pouvait m'éviter d'être à l'appart' tout en m'apprenant des trucs qui pourraient sans doute servir un jour, pourquoi pas? En plus, j'y avais quelques amis. Pas beaucoup, mais j'en avais.

Dévisageant les autres élèves, que je connaissais déjà depuis un an et demi, je tentai de les retrouver du regard parmi les différents groupes. Cette classe était sympathique dans l'ensemble. À part cet imbécile d'Anthony. J'avais envie de le tuer, mais alors...et alors que je prenais place en classe, les raisons de cette haine m'échappèrent une fois de plus. Quelque chose en lien avec les perroquets. Je détestais les perroquets, depuis ce jour.

Les cours étaient à s'endormir, je ne pouvais pas le nier. Heureusement, mon crayon était mon allié dans cet ennui. Des mondes entiers naissaient de cette pointe de graphite, sans s'arrêter. Que ce soit le monde des Trolls et des Yalia, les héros de mon webcomic, ou ceux de mon manga amateur, qui racontait une histoire de médiéval-fantasy loufoque dont mes camarades de classe étaient les héros...ou même lui.

Parmi mes nombreux personnages, il y en avait un que j'adorais par dessus tout: un chevalier stellaire sans peur et sans reproche, qui se faisait connaître sous le nom de Starlight Blade.

Je ne saurais absolument pas dire d'où il sortait, ni comment j'ai bien pu le créer. Je sais juste qu'un jour, je l'ai dessiné, et qu'il m'a tellement plu qu'il est devenu mon alter ego manga. Une sorte de chimie naturelle, en quelque sorte. Depuis des jours, j'essayais de compléter son portrait, de rendre avec autant d'imagination que possible son corps coupé en deux moitiés, une mâle et une femelle. La partie gauche de son visage affichait des cheveux courts et bouclés, une légère pilosité faciale, alors que la droite possédait des traits plus fins, une crinière tombant jusqu'aux épaules. Je m'étais entraîné à rendre au mieux possible le grain de sa peau bleu pâle, la pointe de ses oreilles mi-elfiques mi-nageoires, jusqu'aux dents de requin et aux branchies sur son cou, ainsi qu'au reflet de ses yeux bleus. Pour les vêtements, il n'y avait rien de bien précis, si ce n'étaient des couleurs vives, ainsi qu'une longue veste faite d'espace couleur marine et d'étoiles, bordée d'or et ornée de symboles mystiques. Et dans le dos, son emblème, un symbole incompréhensible et compliqué.

Je l'adorais. Toujours souriant, plein de ressources et d'inventivité, que ce soit en sortant tout et n'importe quoi de son sac magique, ou bien en jetant des sorts fantastiques et imprévisibles. Starlight Blade pouvait contrôler la matière à sa guise, transformant de simples molécules d'air ou d'eau en métal, en nourriture ou en matière carbonée par la seule force de sa volonté; forgeant ainsi autant d'armes, de créatures vivantes, de constructions ou d'étoiles qu'il était possible d'imaginer, son pouvoir était pratiquement infini. Il pouvait parler des millions de langues, résister aux environnements les plus hostiles, canaliser tout le Fluide Bleu possible dans son corps, et même regarder *Le Secret de Terabithia* sans pleurer, car il ne pleurait jamais. Ses yeux morts ne pleureraient plus. Il pouvait se servir de tout et n'importe quoi pour se battre, mais ses armes de choix étaient l'épée et le bouclier. Pardon: le Palamandium Carapace et l'Étoile Filante. Oui, j'aimais vraiment donner des noms compliqués aux choses. Comme pour son symbole emblématique.

Celui-ci représentait une épée pointée vers le bas, dont la garde était un crabe ambré, tenant la lame entre ses pinces. Une queue de homard lui dépassait du corps, et formait une poignée juste assez longue. La lame bleutée de l'épée transperçait une étoile dorée à cinq branches, brillant comme du topaze taillé de mille reflets. Une paire d'ailes couleur de feu ornait chaque côté de l'astre cristallin, repliées sur elles-mêmes. Enfin, une

traîne rougeâtre s'étendait depuis les deux pointes inférieures de l'étoile, formant la queue de l'étoile filante. L'emblème était formé de l'épée emblématique du personnage, et l'étoile pouvait prendre la forme d'un bouclier en forme de blason médiéval. L'astre et la lame renvoyaient directement au personnage: Starlight Blade, qu'on aurait pu traduire par Lame d'Étoile mais que l'on n'allait pas traduire. Ou juste S.B, pour faire court.

Et c'était LE héros. Ou L'héroïne, ça dépendait des jours. Disons qu'il n'avait pas de genre ou même de sexe défini. Pour faire simple, ce personnage résultait de la fusion de deux anciens guerriers, une femelle et un mâle, dans le but de créer une arme de destruction massive. Mais comme cette arme était devenue incontrôlable et beaucoup trop puissante, les dieux l'ont enfermée à tout jamais entre le monde de la vie et le monde de la mort...avant de la rappeler lors de l'apparition d'un ennemi démoniaque, afin qu'elle s'unisse à un nouveau guerrier.

Un jour, j'écrirai son histoire.

« Mademoiselle, on se concentre, s'il vous plaît! »

Je sursautai brusquement, et entendis les rires étouffés des autres élèves. J'étais décidément un peu trop sujet aux rêveries, aujourd'hui. Je dissimulai mon crayon entre deux feuilles, dans le but de reprendre mon dessin plus tard. Mais naturellement, ce plus tard ne vint pas: il me fallait prendre mon cours. Je n'avais pas très envie de rater l'épreuve de philo, après tout. Heureusement, comme il n'y avait pas grand chose, je pus vite me remettre au travail...mais la sonnerie retentit alors.

Le reste de la journée se passa sans trop de péripéties. Cours, causades dans les couloirs, dessins. Tout au plus ai-je trouvé d'autres idées de scénarios pour de futures œuvres d'art, dessinées ou écrites. J'étais vraiment une machine à idées, et j'aimais ça. Au moins y avait-il de l'excitation et du renouveau dans ma vie. Même sur un plan aussi simple que de trouver de nouvelles choses à raconter. Je voulais à tout prix me faire connaître, laisser mon nom quelque part où l'on s'en souviendra, que ce soit en dessinant un manga, en écrivant un livre ou même en illustrant une histoire.

Après tout, je n'avais que ça de spécial.

« Carmine? »

Je me retournai, peu habitué à entendre mon nom de garçon utilisé dans la vie courante. Et à chaque fois, cela faisait tellement plaisir. Je souris malgré moi, ce qui surprit Marion.

Marion était une petite blonde potelée que je connaissais depuis la 6^e, et une bonne amie, quoi que légèrement obsédée par les One Direction. Son amour pour les selfies était inconditionnel, mais on se supportait malgré nos différences d'opinion. Et surtout, elle m'a été d'une aide précieuse lors de mon coming-out au lycée.

« Ouais? », je lui répondis, l'air aussi cool que possible.

Elle avait toujours un petit sourire en coin, qui avec son nez fin et sa face ronde, lui donnaient en permanence l'air d'un chat. J'aimais bien les chats. Marion sembla hésiter, avant de poursuivre:

« Désolée pour...tu sais. »

« – Ouais. »

Résumé rapide: un dessin qui faisait un peu trop manga, un Bosniaque bête comme ses pieds qui croyait tout savoir sur comment il fallait « bien » dessiner, des confetti de papier déchiré, et des heures de travail envolées.

Mais bon, j'avais l'habitude. Personne n'appréciait vraiment mon travail, sauf peut-être pour le manga que j'avais dessiné l'année dernière, mettant en scène ma classe dans cent pages d'aventures rocambolesques au grand bonheur de tous les protagonistes (sauf d'André, qui s'est vu transformer en bottes de fourrure).

Marion reprit:

« Donc, je me disais...t'es libre, demain après-midi? »,

Aie. Les sorties et moi, ça faisait au moins quatre. Notamment par souci d'argent: je n'avais pas d'argent de poche, excepté quand ma mère me glissait un billet pour aller manger dehors, quand je ne pouvais pas rentrer à midi du fait d'horaires serrés.

Je pris quelques secondes pour réfléchir.

« Je fais jamais rien de spécial. », je me contentai de répondre.

« – Ouais...car, tu sais, il y a la fête foraine en ville ce mois-ci...et peut-être, je me disais qu'on pourrait y aller, toi et moi, avec Alex et Lola... Tu sais, si t'as pas de sous, je peux... »

« – Te donne pas cette peine, va...après tout, c'est une fête foraine comme une autre. »

« – Ouais, mais la c'est pas la même que d'habitude! »

J'esquissai une moue interrogative. La place de Cournault accueillait toujours la même troupe deux fois par an, avec les mêmes attractions, dont le grand manège de 40m de haut qui tournait super vite. Jamais je n'en avais connu d'autre, et pourtant je vivais ici depuis près de dix ans.

« Comment ça? », je demandai.

La sonnerie retentit à nouveau, et Marion se mit à sourire.

« Si je t'invite, tu pourras voir par toi-même! Allez, je viens te prendre à quatre heures demain. »

Avant que j'eusse pu avoir ajouté quoi que ce soit, elle s'en était déjà partie avec le reste du groupe des Directioners. Je haussai les épaules; après tout, si elle invitait et que j'étais loin de l'appart', pourquoi pas?

« T'y crois, toi, à ça? »

Oh, salut, Sakeru.

« À quoi? »

Tout en descendant les escaliers, je pris Sakeru sur mon épaule. *Il n'était pas bien lourd, tout petit qu'il était.*

« *Réfléchis, enfin: si elle t'invite, c'est pour demander un truc en retour, à tous les coups!* »

« – T'es gentil, mais je préfère garder la parano pour moi. Elle veut être sympa car elle a pitié de moi, c'est tout. »

Les autres gens se mirent à rire, en me voyant parler tout seul. Ces bandes d'idiots n'ont jamais eu d'amis imaginaires ou quoi? Même si je n'en avais plus rien à faire, ces rires étaient désagréables. J'évitai soigneusement les couloirs bondés, me dirigeant vers le CDI, ayant une heure de permanence. *Le petit dragon orange mâchonnait un morceau de carotte bleue* tandis que je m'installai dans le fond, sur la même chaise que depuis trois ans, un livre de fantasy dans les mains.

J'adorais lire. M'évader dans un autre monde. Vivre une autre vie, le temps d'une heure. Imaginer mes propres personnages à la place des héros si connus et adulés. Avoir l'impression de vivre un truc cool pendant quelque temps. Même si je savais pertinemment que jamais, rien ne m'arriverait. Découvrir mon appartenance à une race disparue, révéler mes pouvoirs d' élu, combattre des démons, c'était vraiment pas pour moi. Et encore, je pensais que comme dans les films, il me suffisait de me penser normal pour justement découvrir mes dons...mais non. Misère matérielle.

Le monde réel, par définition, ne laissait aucune place à l'imagination et à la magie. Univers des humains et du raisonnement rationnel, ne contenant aucune gnose sinon celle de la science. Monde classique, sans rien de surnaturel. Et de l'autre côté, le monde spirituel. Fantômes, chimères, anges et démons, dieux et déesses, elfes, lutins, dragons, et j'en passe; toutes les légendes en viennent. Tous les amis imaginaires y trouvent leur place. L'énergie vitale y trouve sa source. Et naturellement, j'aimais y passer du temps.

Je ne pouvais pas y accéder en tant qu'être matériel, mais je m'y entraînaï. Mon esprit se devait d'atteindre un niveau suffisant afin de pénétrer ce monde obscur et plein de mystères. Si j'y parvenais, au moins aurais-je vécu une expérience satisfaisante dans ma vie.

Sur mes genoux, Sakeru s'ennuyait terriblement, je le sentais. Lire était pour lui une activité ennuyeuse. D'un geste, entre deux pages, je lui intimai de partir s'amuser. *Souriant, il s'adonna alors à jeter des langues de feu*

sur les étagères, à prendre les images fantomatiques de livres pour les déchirer, ne pouvant pas prendre les vrais.

« C'est original... », commentai-je, quoi que surpris par cette envie de détruire.

Bientôt, sa simple envie de casser des trucs prit une forme plus dévastatrice. *Les livres tombèrent alors en miettes calcinées et en cendres fumantes, le bois et le papier s'écroulant comme autant de châteaux de cartes, le plastique des couvertures bouillonnant et clapotant en flammèches vertes, le tout sous une horrible odeur de fumée.* Je ressentais depuis tout à l'heure une pulsion soudaine de destruction, canalisée par le biais de ce petit dragon. L'horreur du spectacle faisait penser à un de ces opéras victoriens, qui racontaient une histoire dans un décor infernal et ô combien enflammé.

Je baissai mon livre, souris, et étendis mon bras. *Un rayon de flammes dorées s'échappa de ma main, venant incendier le reste des livres, avant de s'élever vers le plafond, grillant les câbles électriques dans un concert de grésillements et d'étincelles, qui vinrent mettre le feu au reste des rayonnages. Le feu multicolore se propagea vers le reste de la salle, les élèves criant soudainement et hurlant à l'aide, s'enfuyant hors du carnage pyromane qui m'entourait.* Je continuai de lire, impassible, tout en provoquant le brasier qui lentement détruisait tout le reste du bâtiment.

L'envie de respirer cette fumée me prit alors. *Contemplant les dégâts, j'éclatai soudain d'un rire maniaque, et me levai tel un maître des ténèbres dans sa salle du trône, échangeant un high-five avec Sakeru, me tenant au milieu de cet enfer de chaleur et lançant les livres partout dans la pièce devenue immense, m'identifiant à un démon venu tout droit du monde spirituel. Autour de moi, les murs ornés de vermeil et d'or se désagrégeaient sous la chaleur, le marbre précieux fondant sous mes griffes, et tous les ouvrages rares et uniques s'envolant à tout jamais dans une poussière noire de cendre et de suie. Toute cette misère, cette destruction, ce carnage étaient mon œuvre. Mon rire se perdit dans les méandres de l'infini, me revenant en un écho déformé par les murs de la gigantesque bibliothèque désormais en ruine, sous la pluie des parchemins déchirés et du bruit de l'orage, qui avait remplacé les câbles arrachés.*

Mais ce délire prit vite fin. Autour de moi, le faux silence d'un CDI de lycée classique, et un idiot dans un coin, se moquant de mon bras tendu en l'air. Il fallait que je me rende à l'évidence: rien de tout cela n'était arrivé,

aucune flamme n'avait réellement jailli de mes paumes. Personne n'avait bougé, appelé au secours, ou péri dans le brasier. Aucun livre n'avait subi de dégâts. Et par dessus tout, il faisait vraiment froid ici.

Les deux mondes ne pouvaient pas se rencontrer ni se mélanger, règle primordiale. Tous ces pouvoirs, cette magie, étaient imaginaires, et n'existaient que dans ma tête.

Mais cela voulait dire que, dans un sens, ils existaient.

« *Hey, Carmine.* », Sakeru demanda. « *Tu crois qu'un jour, on pourra vraiment faire ce genre de trucs?* »

« – Tu sais, l'avenir nous réserve tellement de surprises. Je te répondrais volontiers que tout est possible...mais ce monde est trop banal pour admettre l'existence de la magie. »

« – *...t'as raison. Après tout...comment tu pourrais soudainement obtenir des pouvoirs qui marcheraient dans le monde matériel?* »

« – J'en ai pas la moindre idée. Et toi? »

« – *Tu sais...si tu y crois, rien n'est impossible. Peut-être que si tu le prétends suffisamment fort, tu réussiras.* »

Il avait raison, car moi aussi j'avais raison; et pourtant, je me surpris à sourire.

« En deux mots: qui sait? »

Il ne me répondit pas. *En même temps, il n'était qu'une extension de mon esprit, il ne pouvait donc pas avancer mon raisonnement.* Mais pour une raison ou une autre, cette question continua de me trotter dans la tête pour une bonne partie de la journée. Il me fallait y croire, n'est-ce pas? Alors, pourquoi ça ne s'était pas déjà produit? J'y croyais autant que possible. Tout ce que je voulais pourrait devenir une réalité.

Quand je rentrai à l'appart', une énième dispute se déroulait, à propos de toilettes sales. Évitant le spectacle du troisième gosse de 9 ans qui se faisait presque mettre la tête dans le trou, je disparus dans ma chambre, et pris

mon téléphone. Pas beaucoup de nouvelles du peu d'amis que j'avais outre-Atlantique.

En passant sur Facebook, je vis que Marion était connectée. Je n'aimais pas commencer des conversations, et n'aimais pas y répondre. Je n'étais sur Facebook que pour avoir des nouvelles d'anciens amis lointains. Mais il faudrait que je lui réponde à propos de la fête foraine, même si je n'en avais absolument pas parlé à Beata. Tenterais-je ma chance tout de même?

Bizarrement...je sentais que je devais le faire. Une intuition éclair. M'étant promis de suivre mon instinct plutôt que ma tête, ne serait-ce que pour rendre les tests de personnalité sur Internet plus faciles à essayer, je suivis cette voix intérieure. Soupirant du fait des voix tonitruantes venant des toilettes, je contactai Marion.

« Ça marche pour demain. »

« ok je passe a 4h »

Je souris. Après tout, je méritais bien de m'amuser un peu, moi aussi. J'en avais suffisamment bavé comme ça. *Dans le creux de mes genoux, Sakeru se blottit comme un chaton.*

« *Quand même...je la sens pas, cette sortie. Vraiment pas.* »

« – Pff. Tu veux qu'il m'arrive quoi? »

J'avais dit ça pour me rassurer, mais l'espace d'une seconde, je partageai sa crainte. Espérant que mon intuition ne se trompait pas, j'éteignis mon téléphone.

Ce n'était qu'une sortie entre amis. Qu'est-ce qui pouvait bien se passer de mal?

Chapitre 3

Voir l'invisible

The Beast was so huge, a mountain made its throne

Its tail for miles long couldst be whipping

From its hunger, plain forests wast gone

Leaving not a single mouse to be stirring.

D'habitude, la fête foraine bi-annuelle de Cournault consistait en quelques grands manèges, du type auto-tamponneuses et trains fantômes; il y avait aussi des manèges géants comme le grand renverseur de 40m de haut, mon préféré, et un « boomerang » plutôt cool, ou le toboggan géant; on y trouvait aussi plein de jeux plus petits, comme du tire-sur-les-ballons ou des pinces-arnaques, pour que les plus jeunes puissent essayer de ramener une peluche ou un poisson rouge chez eux; et surtout, des stands de glaces et de confiseries placés à des endroits stratégiques, entre toutes les grandes attractions. J'adorais y aller durant les chaleurs estivales, même si pour cela je devais me traîner des gosses plus petits. L'ambiance de fête et d'amusement était tellement omniprésente que mon Fluide Bleu remontait toujours. Toutes ces couleurs, ces odeurs et ces sons ravissaient mon esprit synesthésique.

Cependant, cette fois-ci, ce n'était pas tout à fait la même foire. L'ambiance de bonheur était...absente. Au contraire, cette scène avait presque l'air effrayante. La plupart des manèges étaient les mêmes, mais tous ou presque arboraient des designs peu accueillants: fantômes, vampires, corbeaux. Pourtant, presque rien n'avait changé à part ce détail, même si tout avait l'air différent...voire artificiel.

Sans doute la ville avait-elle décidé d'accueillir une nouvelle troupe cette année. Mais une question restait: pourquoi en hiver, saison où la neige pouvait rendre les mécanismes mal-fonctionnels voire dangereux? Sans doute était-ce pour cela qu'il y avait peu de trains ou de chaises

volantes. En même temps, j'aurais été vraiment gêné de demander un billet à Marion pour refaire le manège des 40m de haut. Mais les froides lumières de ce jour hivernal rendaient ce milieu encore plus étouffant.

Ni Marion, ni Alex ou Lola ne semblaient avoir remarqué l'atmosphère bizarre de cette foire. Vraisemblablement était-ce uniquement un effet de la lumière hivernale. Après tout, même si il ne faisait pas très froid, le ciel était couvert, recouvrant la place d'un épais voile d'ombre qui avait le pouvoir de me rendre plus triste que jamais...même si pas autant que de savoir que je ne serai jamais vraiment un garçon. Mais heureusement, Marion voulait vraiment que je passe un bon moment, et accepta de me payer une gaufre au sucre. J'adorais les gaufres, surtout alors qu'elles étaient encore chaudes et légèrement caramélisées. Je mangeai lentement, comme un écureuil, pour en profiter autant que possible. Tout en mangeant, je me demandai ce qui allait suivre. Quel manège choisir?

Les trois amies voulaient vraiment tout essayer, collées ensemble comme Tweedledee et Tweedledum, allant partout et dans toutes les allées, et j'en profitai pour tenter de découvrir d'où venait cette sensation de malaise.

« Quelque chose ne va pas. », déclara Mégana, mon amie sirène, sortant d'un soudain nuage bleu.

« – Ouais...mais le problème, c'est que je vois pas quoi. »

Elle me suivit entre les attractions, sautillant sur sa queue de poisson violette. Seconde amie imaginaire derrière Sakeru, ses conseils m'ont toujours été utiles, depuis déjà douze ans. Sa voix douce avec un léger accent britannique, ainsi que son fanatisme envers le Sealand (petite micro-nation au large de l'Angleterre) la rendaient attachante et adorable, cachant son côté malsain. Elle a longtemps joué le rôle de parfaite meilleure amie et de confidente.

L'après-midi se passa sans trop d'encombres. Je restais derrière Marion et sa bande, sans trop me mettre en valeur ni me faire oublier derrière. On a dû faire au moins deux fois le tour de la place, pour voir tous les manèges que les filles voulaient faire. Je me sentais quand même coupable d'utiliser l'argent de poche de Marion, alors j'évitais soigneusement de jouer à des jeux trop chers ou de faire des tours de manège. Mais je m'amusais. Je m'amusais même plutôt bien. J'avais complètement battu

tout le monde au tir à l'arbalète sur les ballons, m'amusant à tirer à une main, et avais gagné un joli carnet de poche bleu foncé. Le genre avec couverture de simili-cuir, marque-page en ruban rouge et poche porte-crayon. Ça pourrait toujours servir, surtout pour un dessinateur. On m'offrait toujours tellement de carnets que je ne savais plus quoi en faire.

Mais au bout d'une heure, je remarquai quelque chose. La tête des gens qui tenaient les stands était étrange. Tous cachaient leur crâne sous une capuche ou un chapeau encore plus disparate, et avaient cet air renfrogné de travailleur sous la pluie. Dans leurs yeux, il n'y avait pas d'émotion, et tous étaient muets. Tous se ressemblaient. Je n'y avais pas prêté attention, mais je remarquai alors comme une aura menaçante autour de ces silhouettes toutes semblables.

Plus de doute, cet endroit sentait le danger.

Je dressai les coudes en guise de réflexe animal, me préparant à riposter au moindre contact. Le coude est l'endroit le plus solide du corps humain. J'avais l'air d'un vélociraptor, mais au moins je serais prêt à défendre ces dames, tel le chevalier galant que j'étais. Chevalier sorti d'un univers Renaissance française/Steampunk, il va sans dire. Avec une belle barbe. Un minimum de classe, voyons.

L'après-midi se passa plutôt bien, sans queue aux attractions, et les rafraîchissements n'étaient pas si chers que ça. Mais il y avait toujours cette impression inquiétante, omniprésente et s'insinuant dans l'air comme un gaz toxique. Ce n'est qu'après un moment de marche au milieu de cette foire étrange, en regardant autour, que je crus comprendre ce qui manquait à cette scène.

Il n'y avait personne ou presque, à part notre groupe et les pigeons. Bizarre, alors que la fête foraine attirait plein d'enfants, le mercredi après-midi. Et personne à part moi ne l'avait remarqué, une fois de plus. Comme si...tout avait l'air normal pour les autres.

Soudain, Marion tourna son regard entre deux stands.

« Hé, regardez, y'a un nouveau truc! »

Les deux autres vinrent avec elle inspecter l'étrange tente qui se dressait entre le train fantôme et un stand d'arcade, suivis de moi-même. Elle n'était pas très grande, faite de toile verte soutenue par des piquets, et une odeur enivrante en émanait. De la citronnelle? Devant l'entrée, un panneau indiquait par des lettres de craie verte:

« Dame Leona, voyante professionnelle
Futur dévoilé: amour, chance, tout y est! »

Oh tiens, une diseuse de bonne aventure. Marrant, je croyais que ça n'existait plus, comme les fakirs indiens.

« On y va? », Marion suggéra.

Les autres opinèrent du chef, tombant dans l'attrape-nigaud de la voyance. Mégana et moi échangeâmes un regard.

« Il vaut mieux que tu les défendes au cas où. », proposa-t-elle.

« – T'es sûre? », demandai-je, peu sûr de moi.

« – Ou bien tu restes dehors dans le froid. Et puis, de toutes façons, on est là. »

Cet argument ne pouvait pas être contré. Je haussai les épaules, et suivis les filles, qui étaient déjà dedans.

Comme un TARDIS, la tente semblait plus grande à l'intérieur. La toile interne était faite de velours violet orné d'étoiles d'or, qui pendaient du plafond haut de plusieurs mètres où brillait une sorte de lustre en cristal (par quelle magie?). Sur le sol, des tapis rouges brodés d'arabesques et de motifs occultes, dont des signes astrologiques et des chiffres romains. Des papiers et images étaient étalés sur le sol, pêle-mêle, dans un coin de l'antre mystique. Des vapeurs odorantes (de l'encens?) émanaient d'une source invisible, se mêlant à la forte fragrance de citronnelle. Le tout donnait une impression globale que « bordel organisé » peinerait à décrire.

La luminosité était faible, mais suffisamment élevée pour distinguer une figure, vêtue de couleurs sombres, assise derrière une table où s'amoncelaient cartes, pierres précieuses et coffrets, ainsi qu'un coussin vert émeraude posé en évidence.

« Je vous attendais, mesdemoiselles. », la silhouette déclama d'une voix calme à l'accent marqué.

Et, tournant son regard incongru vers moi, elle ajouta:

« Et vous aussi, monsieur. »

Je me sentis alors à la fois intrigué, flatté et concerné. Mais avant que je ne puisse réagir, Marion s'assit la première devant la voyante.

Celle-ci n'avait l'air ni d'un cliché de Gitane roumaine, toutes de foulards et de bijoux vêtues, ni d'une de ces médiums blondes en tailleur qu'on pouvait voir sur Internet, et qui proposaient de la voyance gratuite à de pauvres âmes infortunées. Ses longs cheveux noirs, soigneusement peignés, n'étaient décorés que d'une barrette en or représentant le signe astrologique du Lion, ou bien la lettre grecque Delta. Elle n'avait pas d'autres bijoux, sinon un collier au pendentif féliforme, qui pendait sur son corsage à l'ancienne. Avec sa longue robe noire évasée et sa ceinture sertie de pierres vertes, ainsi que la pèlerine de laine qui cachait ses épaules, elle faisait plutôt penser à un croisement entre Esméralda façon Disney et une version humanisée de Paige the Sketchbook.

Mais surtout, ce qui lui donnait cet air si intrigant, c'était son visage, aux fins traits de chat. Et ces yeux, qu'on aurait dit entièrement verts et percés d'une fente noire... Bizarrement, ce rapport aux félins me semblait trop appuyé pour être une coïncidence.

Ses mains gantées de soie verte s'agitaient, tournoyaient au-dessus d'une boule en cristal violet, alors que Marion trépignait d'impatience, serrée sur sa chaise. Dans un coin, Alex et Lola regardaient avec excitation, sans se douter que tout cela recelait une arnaque. Mais bref, c'était marrant de les voir y croire dur comme fer. Et après tout, moi aussi j'avais mes croyances, alors je ne jugeais pas.

La voyante semblait parler à Marion, mais je n'entendais plus sa voix. Toute mon attention se portait soudainement sur le coussin, dont les légers tremblements semblaient prouver l'existence d'un animal invisible, assis dessus. Les petits poils du velours subissaient des frottements, comme donnés négligemment par une patte d'animal. *Une petite patte.* Qu'on le croie ou non, j'avais l'œil pour ce genre de choses. Mon intuition ne pouvait pas me tromper: il y avait de la magie là-dedans.

« Ou alors tu te fais des idées. », ironisa Sakeru, qui entre-temps s'était perché sur mon épaule.

Cette hypothèse était possible, et même plus que probable. Mais quand même...*n'était-ce pas une silhouette de chat, que je voyais du coin de l'œil?*

« Je vois...une vie remplie d'amour, oui... », Dame Leona racontait de sa voix suave. « Un jeune homme...grand, blond et surtout très romantique... »

Elle avait un accent espagnol assez fort et forcé, roulant les « r » à s'en casser la langue, qui la rendait encore plus énigmatique; et qui sans doute séduisait Marion, l'entraînant dans un délire fantasmagorique de l'amoureux parfait. À entendre la description qui en était faite, on aurait cru qu'il s'agissait d'un personnage de Violetta; ces beaux gosses dont toutes les filles tombent amoureuses au premier regard et s'arrachent pendant trois saisons, pour au final découvrir qu'il était homosexuel...ah non, cette option était indisponible chez Disney. Bande de salauds.

Mais bref, il s'agissait de ce genre de rêve vendu par le biais de promesses astrales et autres tours de passe-passe, et auquel Marion voulait croire, menée par son instinct reproducteur d'adolescente tenant désespérément aux canons de beauté en vigueur. Je ne pouvais pas l'en blâmer. À une époque, moi aussi, j'aurais voulu encore y croire.

Le chat imaginaire bougea. Avait-il vu que je le regardais? C'était possible. *Se levant lentement, il grimpa sur le bras de la voyante, qui consultait ses cartes.* Elle frissonna doucement, comme si elle eut senti le contact de ce félin irréel. *L'animal grimpa jusqu'à son épaule, et sembla chuchoter dans son oreille.* Leona s'arrêta alors de débâter.

« On va s'acheter des glaces. », Alex déclara soudainement, comme piquée par une mouche du désir de glaces. « On vous laisse, les filles. »

« – Chuis pas une fille. », répondis-je machinalement.

J'avais vraiment pas envie de retourner dehors, il y faisait froid. Et je haïssais le froid; pas autant que les Bosniaques transphobes mais plus que les perroquets. Alors je préfèrai rester avec Marion, au moins pour ne pas qu'elle soit seule dehors à chercher le reste du groupe, avec tous ces maîtres du jeu encapuchonnés dehors qui ne semblaient pas nets du tout.